



PAGES NOUVELLES

" JÉSUS-CHRIST "

Le nouvel ouvrage du P. Didon, *Jésus-Christ*, est le livre du jour. Les éditions s'enlèvent si rapidement que la maison Plon, Nourrit et Co, de Paris, ne peut arriver à fournir les libraires. Par les quelques pages qui suivent, nos lecteurs jugeront de la beauté littéraire et de l'élévation de pensée de l'œuvre. Le P. Didon a trouvé une harmonie étroite entre la vie de Jésus et le sol qui en fut témoin ; et il nous peint d'un pinceau d'artiste les sites idylliques de la Galilée et les intérieurs où vécut Jésus.

LE LAC DE GÉNÉSARETH

Le lac de Génésareth est le joyau de la Galilée. Ce n'est pas un saphir toujours bleu ; ses eaux ressemblent à l'opale aux reflets changeants. Lorsque le ciel s'y reflète, éclatant de blanche lumière, il apparaît, tout blanc lui-même, pareil à la neige de l'Hermon.

L'œil ne distingue plus où le lac finit et où le ciel commence. Les collines des deux rives adoucissent, en s'éloignant, leurs arêtes et leur teinte. Les plus proches se colorent d'un violet sombre, les plus lointaines d'un bleu pâle. Le soir, après le coucher du soleil, le lac semble assoupi, ses eaux sans rides, figées, prennent des teintes métalliques. Vu dans sa largeur, il se confond avec la terre : une ligne brillante comme une lame d'acier masque le rivage. Les collines se reflètent vaguement en larges bandes violacées, moirées, sur un fond vert. Par instants, un souffle descend de la montagne et fronce, sans la troubler, la belle nappe immobile ; c'est comme un frémissement. A mesure que le jour décroît, les couleurs du lac s'effacent peu à peu et se perdent dans un gris violet, comme le ciel. Au lever des étoiles, la brise fraîchit, la vague clapote sur les galets, caresse les touffes de lauriers-roses et agite les grands roseaux. Le lac s'éveille et parle ; son murmure est d'une douceur infinie. Les anciens, dit-on, l'avaient nommé Kinnerot, parce qu'il avait la forme d'une harpe, le " Kinnar " des Hébreux. Il en a l'harmonie.

LA MAISON DE JÉSUS

La demeure où Jésus grandit ressemblait à celles qu'habitent aujourd'hui les Arabes en Palestine. Le type de la maison orientale n'a pas changé depuis des siècles, elle est de forme carrée, en terre ou en pierre ; les murs ne sont souvent qu'un grossier clayonnage revêtu d'argile pétrie, séchée au soleil et blanchie à la chaux. Sa toiture est une terrasse surmontée d'une balustrade ; on y monte du dehors par une échelle mobile ou par un escalier fixé à la muraille. C'est là que se trouve la chambre haute, le lieu de la prière et que l'on construit, pendant la saison chaude, une petite hutte en feuillage ou en roseau sous laquelle on dort la nuit.

L'habitation n'a qu'une ou deux chambres et souvent pas d'autre ouverture que la porte ; une cour étroite la précède, entourée d'une clôture en pierre sans ciment ou en fagots desséchés. A l'un des angles de la cour, près de la porte, le four à cuire le pain, — petite rotonde en argile, — un couvercle mobile la ferme, et des cailloux sur lesquels on étend la pâte en tapissent le fond.

L'ameublement est primitif : quelques escabeaux, une table, des coussins étendus le long de la muraille, des matelas et des nattes, un chandelier, une lampe à huile dans un recoin du mur, un large coffre pour le linge et les habits, un boisseau, quelques urnes, la meule en basalte pour le grain. La cheminée ou plutôt le foyer est placé quelquefois au milieu de la chambre ; à la porte de chaque demeure, une petite boîte allongée, la " mezusa ", est suspendue, renfermant un rouleau de parchemin sur lequel sont écrits deux fragments de la Loi, empruntés au Deutéronome.

La maison du charpentier fut la première, la véritable école de Jésus : il grandit là entre son père et sa mère, apprit d'eux à lire les Ecritures, entendit de leur bouche les préceptes de la Loi et l'histoire de son peuple. Cet enfant, qui se sentait et se savait le Fils du Père céleste, voulut recevoir d'un père et d'une mère terrestres les ordres, les enseignements de Dieu, et être initié, comme tous les enfants, à la vie et à la connaissance humaines.

L'ÉDUCATION JUIVE

Le Juif, dans l'éducation, ne négligeait pas le côté terrestre et pratique : tout Israélite, à quelque sang qu'il appartint, devait apprendre un métier. " Au père incombe la tâche, disent les Talmud, de circoncire son fils, de l'instruire dans la Loi et de lui enseigner un état ". Ceux qui ne donnaient pas de profession à leurs enfants trahissaient un grand devoir : " C'est, dit un Targum, comme s'ils leur apprenaient le brigandage ". Le génie positif et laborieux de la race se trouve là tout entier. Le Juif n'a jamais connu l'indolence, l'oisiveté et cette molle résignation empreinte de fatalisme qui étonne l'Européen chez le fellah de Palestine. Le travail est sacré pour lui, et le métier en honneur, même parmi les rabbis les plus illustres : Hillel et Aquiba, deux des plus grands, étaient fendeurs de bois ; Rabbi-Johanan, cordonnier ; Rabbi-Isaac Nanacha, forgeron, Jésus, fils d'ouvrier, fut charpentier, comme Joseph, son père ; il grandit à l'atelier, dans le travail. Il confectionnait, dit Justin, des ouvrages en bois, des charrues, des jougs et des balances ; il aidait son père et vivait de l'œuvre de ses mains, comme un simple artisan. C'est d'une échoppe que sortira le vrai Maître des hommes. Il reste, en attendant son jour, le modèle des humbles, de ceux dont l'histoire ne sait pas le nom, qui vivent obscurs et ignorés, sous le regard de Dieu. Les années de leur vie se suivent, uniformes ; tout y est silencieux : la douleur et la joie, le travail et la vertu. L'immense multitude vit ainsi ; et ce n'est pas une des moindres forces du Christianisme que de pouvoir présenter à l'imitation du peuple un Christ ouvrier voué, dans son adolescence et sa jeunesse, au labeur quotidien, comme la plupart des hommes.

L'atelier, chez les Juifs, ne faisait pas partie de la maison. Les marchands avaient, au bazar, leurs boutiques ; l'artisan avait près de sa demeure son chantier.

La femme gardait le foyer où elle vivait retirée, pendant que le mari et l'enfant allaient au travail. Elle moulait le grain, préparait les repas, filait la laine, tissait les vêtements, allait puiser l'eau à la fontaine et faire les provisions au marché. On se réunissait aux heures de la prière et du repas ; on se retrouvait, les jours de sabbat et de fête, à la synagogue.

Ces détails de mœurs sont toute la vie extérieure de la petite maison de Nazareth et de la famille de Jésus.

P. DIDON.

LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

Quant au beau-père, on le voit encore plus rarement. Si ses affaires le conduisent dans le voisinage de la demeure des deux époux, il fait un petit détour pour s'y rendre. Souvent même, il ne prend pas le temps de rentrer. Il ne fait que sonner pour demander : " Pas divorcés, n'est-ce pas ? " Et sur une réponse satisfaisante, l'Oncle Sam retourne à ses affaires d'un pas léger et en se frottant les mains.

Il se promet bien d'envoyer par la poste, à Christmas prochain, un chèque de cinq cents dollars sur sa banque, à ce modèle des gendres, qui a eu la bonne idée de lui prendre sa fille et qui a eu le bon esprit de la garder.

C'est, en effet, chose si facile que le divorce !

Qu'on ne m'accuse pas de partialité à l'égard des belles-mères américaines, ni de vouloir dénigrer à leur avantage leurs semblables d'Europe. Pour prouver à celles-ci tout l'intérêt que je leur porte, je leur donnerai en passant un petit conseil.

C'est bien simple. Faites comme les Américaines ; supprimez la dot que vous donnez à vos filles, et vous verrez que messieurs vos gendres deviendront plus soumis, plus respectueux et plus prévenants envers vous.

Il est certain que beaucoup de mariages ont surtout pour mobile la chasse à la dot. Parfois, déçu dans ses espérances, votre gendre vient vous reprocher aigrement de lui avoir donné moins qu'il avait espéré. De là une foule de discussions qui ne sont pas près de s'apaiser ; votre gendre n'a rien à attendre de vous qu'à votre mort et n'a par conséquent aucun intérêt pressé à vous ménager. L'intérêt, en effet, joue un si grand rôle dans tous les actes de notre vie, qu'il ne serait pas prudent de l'écartier du jeu de toutes ces petites combinaisons.

L'Oncle Sam, comme règle générale, ne constitue pas de dot à sa fille. Il fait pour ainsi dire des avances aux jeunes mariés et les établit suivant sa condition et ses moyens. Ainsi, au point de vue seul de l'intérêt, et sans compter les vrais sentiments d'affection qui devraient toujours unir les membres d'une famille, les enfants sont disposés à ne pas se brouiller avec les bons parents. Ceux-ci ont eu la sagesse de ne pas leur abandonner tout le gâteau à la fois ; ils le leur distribueront par petits morceaux au fur et à mesure de leurs besoins — s'ils sont sages.

D'un autre côté, la spéculation matrimoniale, aux Etats-Unis, — car elle existe plus ou moins dans tous les pays, — a des bases bien moins solides qu'en Europe.

Les fortunes peuvent se construire facilement, mais se démolissent de même. Vous épousez la fille d'un dérotteur ou d'un chiffonnier, et vous pouvez hériter un jour de quelques millions. Si ce n'est pas de votre beau-père, ce sera d'un de ses frères, parti depuis longtemps en Californie. Le charmant oncle ! Et comme on lui pardonne bien de n'avoir pas donné de ses nouvelles à sa famille pendant des années et des années !

Non, les oncles d'Amérique ne sont pas encore tous nés. Evidemment, l'avenir nous en réserve un grand nombre.

D'un autre côté, vous pouvez épouser la fille d'un millionnaire, sans qu'il tombe un sou de ses millions dans votre poche ; soit par suite d'une débâcle financière, soit que vous soyez déshérité. Vous n'êtes, sans doute, pas du goût de votre beau-père. S'il n'a pu vous empêcher de prendre sa fille, il saura bien vous défendre l'accès de sa bourse.

Quand on voit des gens se marier successivement à trois ou quatre femmes, puis revenir à leur première, il semble que ces singuliers épouseurs se soient mis en tête d'essayer différentes personnes avant d'arrêter son choix. C'est avec ce sans gêne que l'on voit certains acheteurs goûter toute une série de melons, au marché, et prendre en définitive celui qu'ils ont goûté le premier.

Le premier mouvement est toujours le meilleur, selon un dicton qui a du vrai.

Devant de tels faits, on peut crier holà ! et avancer sans crainte qu'une législation plus restrictive sur le divorce, comme sur le mariage est fortement à désirer.

Ici se placent naturellement deux petites histoires assez curieuses, parfaitement authentiques et de dates récentes :

" *Marié pour la troisième fois avec la même femme.* — L'acteur allemand, Ernst Possart, actuellement en tournée à New-York, est allé épouser, par-devant le maire de Brooklyn, son ancienne femme, Anna Deinet, dont il a été divorcé déjà deux fois. C'était donc pour la troisième fois qu'Ernst et Anna se mariaient, et, cette fois, leur fille, âgée de douze ans, assistait à la noce de ses père et mère."

" Deux époux sont depuis trente ans dans les liens du mariage. Ils ont toujours vécu en bonne intelligence, et, tout en élevant une nombreuse famille, ont réussi à se faire pour leurs vieux jours une position indépendante. Voilà que tout à coup, à la suite de petites mésintelligences, suscitées par un malentendu ou par la jalousie de leur voisinage, ils s'aperçoivent qu'il y a eu erreur dans leur existence, qu'évidemment ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Ils divorcent. A quelque temps de là, ils s'aperçoivent de nouveau que l'er-